

BEAUCHAMP, P., «Quand Dieu parle en plusieurs temps», dans *Parler d'Écritures saintes*, Paris, Seuil, 1987, 49-60.

3. Quand Dieu parle en plusieurs temps

Que la Bible soit à la fois multiple et une, ceci apporte à la fois difficultés et lumière.

Nous envisagerons d'abord le pluriel du *successif*, dû à la différence des temps dans l'Histoire. Le pluriel est inscrit dans la nature de la parole. Parler, c'est employer plusieurs mots, plusieurs phrases, le long d'une durée. Parler à un homme, ce sera parfois l'accompagner de mots depuis son enfance jusqu'à son âge adulte : ces mots changent de contenu comme d'accent. Quel ne sera pas le changement, dès lors qu'il s'agira de parler à un peuple, à travers des siècles d'Histoire ! Enfin, après avoir adressé son message à un seul peuple, la parole prendra son élan pour traverser les frontières, cherchera les communautés répandues dans le monde et s'échangera entre elles.

A un autre niveau, la parole ne recourt pas seulement au pluriel : elle se nourrit de contrastes, parfois très heurtés. Ils sont le signe de la vie et de sa profondeur inaccessible, mais c'est précisément ce qui nous déconcerte. Contrastes ou plutôt contradictions.

Cela peut même nous bouleverser. Les contrastes bibliques ont parfois l'aspect des spectacles les plus sauvages que nous offre cette terre, et que nous ne nous laissons pas de regarder...

NOMBREUX TÉMOINS, UN FILS, DEUX PEUPLES

Cherchons encore notre base de réflexion dans l'Écriture elle-même.

De celle-ci, retenons les premiers versets de l'épître aux Hébreux :

Après avoir, bien des fois et en bien des manières, parlé autrefois aux pères dans les Prophètes, Dieu, à la fin des jours que nous avons atteints, nous a parlé à nous dans le Fils. *He 1,1s*

Ces versets désignent comme très important (d'autant plus important que l'épître commence ainsi) le fait que la révélation, ce n'est pas seulement Jésus-Christ. Lui-même est unique puisqu'il s'appelle le Fils et qu'il est la « parole » (v.3) *une*. Mais la parole *multiple* existe aussi, et cette multiplicité a deux aspects car Dieu a parlé « bien des fois » et il a parlé « en bien des manières ». Il s'agit, dans cette parole multiple, de la parole des « Prophètes ». Mais ce terme a ici, comme souvent ailleurs, une acception très large. Il désigne toute parole de la loi mosaïque, des Psaumes et des Sages comme des Prophètes, soit toute parole ayant rapport au Christ, et, comme ce rapport est un rapport avec leur avenir, ces paroles sont dites prophétiques, même si elles proviennent d'une autre source que d'un prophète au sens restreint du mot. Paroles multiples et paroles nombreuses, elles font face à la parole du Fils unique Jésus-Christ. Puisque les paroles nombreuses viennent d'abord et la parole unique ensuite (d'abord les « prophètes » et ensuite Jésus-Christ), on pourrait penser que la parole unique et définitive du Fils placé si haut va, sinon annuler les paroles précédentes (car il ne peut les rendre fausses), au moins rendre inutiles,

superflues et faire tomber dans l'oubli les paroles des « prophètes ». Il semble que ce n'est pas le cas, loin de là ! La même épître aux Hébreux (approchant de sa fin, aux chapitres 11 et 12) parle encore des Pères, des prophètes et martyrs antérieurs à Jésus-Christ : « Ils n'ont pas obtenu la réalisation de la Promesse » (11,39). Et pourtant, continue le même texte, ces Pères ou leurs faits, gestes et paroles sont autour de nous comme une nuée de témoins : « Nous aussi, qui avons autour de nous une telle nuée de témoins » (12,1), marchons à l'accomplissement vers Jésus. Nous avons donc besoin de la parole des croyants qui précèdent Jésus et nous en avons besoin pour l'essentiel, puisqu'il s'agit de témoigner avec Jésus du milieu de l'épreuve qui nous rapproche de l'épreuve de Jésus afin de nous « confirmer ».

Ces témoins ou ces prophètes, c'est tout l'Ancien Testament avec ses vingt-deux livres écrits en hébreu puis traduits en grec par les Juifs avant l'ère chrétienne, et ses cinq livres écrits directement en grec, eux aussi à l'intérieur du judaïsme. Donc un Ancien Testament qui est un, mais qui est au pluriel, qui est un livre mais qui est tout autant une bibliothèque : cinq livres de la Loi (ou *Torah*), ensemble appelé Pentateuque, (le mot signifie « cinq tomes ») ; puis quatre livres racontant les actions du peuple depuis la conquête de la Terre promise jusqu'à l'exil de Babylone qui achève la monarchie ; puis les quatre grands prophètes : Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel ; puis les douze « petits » prophètes (comme Amos, Osée, etc.) que je n'énumère pas. Puis des écrits témoins de la période d'après l'exil : Esdras, Néhémie, Chroniques, les Maccabées, Tobie, Judith, Esther. Voilà ces « prophéties » (au sens large du mot) par lesquelles Dieu a parlé.

Mais, dans la perspective de l'épître aux Hébreux, citée tout à l'heure, ce peuple ancien est appelé à former un seul peuple avec les chrétiens auxquels l'épître s'adresse. Il est

LIVRE UN ET LIVRE MULTIPLE

vrai « qu'ils n'ont pas obtenu la réalisation de la promesse » (11,39). La raison, dit l'épître, est celle-ci :

Puisque Dieu prévoyait pour nous mieux encore, ils ne devaient pas arriver sans nous à l'accomplissement.

He 11,40

Donc, si l'accomplissement ne nous sépare pas, mais vaut pour eux et nous, c'est que nous sommes solidaires de leur épreuve et témoignage. Adopter les Écritures juives, c'est se déclarer un seul corps avec les hommes qui les ont écrites. C'est pourquoi l'épître continue : « Nous aussi [...] courons avec endurance » (12,1). Notre sort est d'être appelés au même terme qu'eux. Mais le peuple qui vient après Jésus-Christ est lui aussi une nuée nombreuse.

Le fait que les deux peuples, celui d'avant le Christ et celui d'après le Christ, se rejoignent n'est pas sans répercussion. Aux deux peuples correspondent deux livres, et c'est chaque fois une pluralité de témoins, chaque fois non seulement un livre mais une bibliothèque. Et en effet le Nouveau Testament déploie lui aussi sa multiplicité d'après le Christ. C'est d'abord les quatre Évangiles, qu'on appelle aussi, selon une très belle formule, *l'Évangile quadriforme*. Puis les Actes. Puis les quatorze épîtres présentées sous le nom de saint Paul, dont l'épître aux Hébreux. Puis les sept épîtres appelées catholiques parce que, n'étant pas adressées à une église particulière, on a présumé qu'elles étaient destinées à l'Église universelle ou « catholique » ; une est dite de Jacques, deux de Pierre, trois de Jean, une de Jude. Enfin le Nouveau Testament s'achève avec l'Apocalypse qui, aussi bien, conclut les deux Testaments. En sorte que le Nouveau Testament est finalement une collection de vingt-sept écrits, de vingt-sept écrits différents. Voici close la deuxième bibliothèque, chacun des deux Testaments respectivement en formant une.

Au niveau le plus visible, une chose est très frappante. Il n'existe pas de livre attribué à celui, comme dit Pascal, que *les deux Testaments regardent* — à Jésus. Des deux côtés, Ancien comme Nouveau Testament, les livres, relativement nombreux, sont à imputer à des témoins de Jésus-Christ, chaque Testament à sa manière, si l'on croit la parole de Jésus : « Les Écritures rendent témoignage de moi » (Jean 5,39). Mais il n'y a pas de livre de Jésus-Christ. On dit que les témoins sont multiples, on dit que Jésus-Christ est un. Mais celui qui est un n'a pas laissé de traces directes. Il est plus silencieux que ses témoins. L'Évangile quadriforme est lui-même l'œuvre de quatre témoins et non de Jésus-Christ lui-même et il faut faire le plus grand cas de cette réalité. Dieu a voulu que Jésus-Christ nous parle non directement par lui-même mais par son peuple. Nous ne connaissons Jésus-Christ que par ses amis — par ses amis proches et aussi par ses prophètes lointains. Il y a sans doute ses paroles, mais il les a entièrement et libéralement données à ses disciples, sans se réserver une sorte d'exclusivité et de droits d'auteur. Il préfère être connu par une nuée de témoins — par deux nuées de témoins — et il a laissé ses disciples donner une version souvent librement adaptée au moment.

Partons d'abord du pluriel des Écritures et de nos devoirs envers ce pluriel. Bien sûr, on pourrait dire tout de suite que c'est un pluriel dont nous devons chercher l'unité, le principe de rassemblement, l'harmonie. Et c'est vrai que l'unité des Écritures découle du fait « qu'elles contiennent et qu'elles sont », comme dit le concile, la parole de Dieu. Cependant, cette unité ne doit pas être achetée à bon marché ; elle ne doit pas diluer les différences ni être imposée à des livres divers comme une unité dictatoriale. On désigne ce genre d'unité en l'appelant une unité « immédiate » : elle n'a ni valeur ni saveur. L'unité qui est obtenue en compa-

rant des choses toutes pareilles, ou en faisant semblant de les trouver toutes pareilles, ne prouve pas grand-chose. Elle n'apporte rien de nouveau à l'ensemble des éléments qu'elle ramasse. Elle n'apporte pas non plus une très grande joie à celui qui la constate : c'est l'unité courte. C'est autre chose quand il s'agit de l'unité faite avec des choses et des données vraiment différentes, contrastées, opposées. Cette unité-là est vivante, dynamique, créative. Il s'agit de l'unité longue, ou « médiate ». On peut y reconnaître l'action d'un Dieu qui nous dépasse et on peut y trouver de la joie. Cette unité-là se nourrit, pour ainsi dire, du pluriel. Elle s'en fortifie, y trouve son ampleur.

QUAND DIEU PARLE EN DEUX TEMPS

Les choses diffèrent le long du temps. Le principe de leur différence est leur moment : d'abord l'hiver, ensuite le printemps ; d'abord une dynastie, ensuite une autre. De même on change de style et peut-être d'opinion ou de doctrine d'une époque à l'autre. Dans une Bible écrite sur pas loin d'une douzaine de siècles, il faut s'attendre à ce genre de changements et certains peuvent être radicaux. Ces changements peuvent même s'appeler des contradictions. Elles portent sur des points essentiels, à la mesure de la différence entre les deux Testaments.

Même à l'intérieur de l'Ancien Testament, on n'a pas toujours enseigné que Dieu avait créé toutes choses de rien. On a parfois dit qu'il avait fait un monde là où il y avait un chaos, un ordre là où il y avait seulement une matière en désordre. Ce qui est plus grave, on n'a pas toujours enseigné que l'homme vivrait avec Dieu après sa mort. On a

parfois parlé comme si on n'en savait rien et comme si l'on craignait plutôt le contraire (Qohélet affirme même que l'homme ne survit pas plus que l'animal : 3,19-21), et cela n'empêchait pas d'aimer Dieu et de le servir, ce qui est une grande leçon parce qu'on ne le servait pas en vue de l'avenir, mais pour lui-même. Bien que le Nouveau Testament n'ait pas demandé pour sa rédaction un millénaire ou plus, comme l'Ancien, mais seulement quelques dizaines d'années, son message comporte aussi des variations, mais elles sont plus difficiles à situer chronologiquement.

Restons-en donc au plus facile de la chronologie pour observer que, sur cet axe du temps, le grand changement est celui qui fait passer de l'Ancien au Nouveau Testament avec tout ce que cela comporte comme contradiction.

De tout cela, il résulte qu'à tout message de la Bible il faut attribuer une période, et d'abord, dans un premier registre, celle que le Livre lui-même indique : les Proverbes de Salomon viennent après la Loi de Moïse parce que Salomon est après Moïse. Ensuite la période à laquelle le livre fut réellement écrit et, dans ce registre, l'ordre peut être différent : certains Proverbes de Salomon sont plus anciens que certaines lois *dites* de Moïse.

C'est toujours Dieu qui parle, et toujours dans les mots d'un homme. Il parle parfois pour un moment, parfois pour une époque, ou pour l'Histoire entière. Il parle parfois pour quelques-uns, parfois pour un seul peuple, parfois pour tous. Le travail de l'exégèse consiste à établir ces différences de temps et de destination afin de bien interpréter. Toute la Bible est écrite pour toujours, mais l'interprétation tient compte des temps et des circonstances de l'écriture.

N'est-il pas surprenant qu'un même message comprenne des segments successifs et contradictoires ? J'essaierai d'éclairer cette question très importante et très difficile par une histoire que je n'invente pas. Elle est racontée en

Genèse 22. Après une longue espérance, Dieu donna un fils à Abraham. Puis Dieu appela Abraham : « Abraham ! Abraham ! » « Me voici », répondit-il. Et Dieu dit : « Prends ton fils, ton unique, pars au pays de Moriyya, et là tu l'offriras en holocauste sur une montagne. » Et Abraham emmena son fils sur la montagne et là-bas saisit le couteau pour immoler son fils. Mais l'Ange de Yahvé dit alors : « Abraham ! Abraham ! » « Me voici », répondit-il. Et l'ange dit : « Ne fais aucun mal à l'enfant. »

Tout le ressort et, si l'on veut, toute la substance de cette histoire, c'est que Dieu se contredit en commandant une chose d'abord, puis son contraire. Il faut maintenir l'audace d'un récit qui donne à Dieu deux visages si différents, selon ses deux phases. Dans la deuxième phase, nous apprenons que Dieu ne veut pas la mort d'Isaac, il veut sa vie, la vie du fils ; sa vie en union à son père. C'est la vérité et par conséquent cela devrait suffire. Or c'est la vérité et pourtant cela ne suffit pas. Il faut la première phase d'abord : Dieu veut l'offrande d'Isaac en holocauste. Il le faut, parce que c'est si facile d'aller répétant que Dieu nous aime en croyant savoir ce que cela veut dire ! Abraham aussi pouvait répéter : « Dieu, mon fils et moi sommes unis par l'amour. » Mais, ce disant, Abraham pouvait croire que Dieu était comme lui. Or, pour parler comme saint Jean de la Croix : « Si tu veux aller à ce que tu ne sais pas, il faut passer par où tu ne sais pas et pour aller à ce que tu ne vois pas, il faut passer par où tu ne vois pas », par la nuit. Il a fallu qu'Abraham apprenne ce que veut dire « Dieu aime » en passant par le point où il ne voit plus du tout ce que veut dire le mot, parce qu'il ne voit plus que son contraire, et pourtant chemine encore, un pas devant l'autre. L'Abraham qui sort de l'épreuve dit : « Dieu, mon fils et moi sommes unis par l'amour. » Ce sont les mêmes mots qu'il disait avant, mais la différence de sens est si grande !

On pourrait, et on le fait souvent, raconter l'histoire autrement : Abraham, conduit par sa générosité fanatique, impressionné par la générosité cruelle des païens qui, de fait, sacrifiaient souvent un fils à leur dieu, décide d'offrir Isaac en l'immolant, mais Dieu lui révèle qu'il ne veut pas la mort. Dans cette formule, seulement la deuxième phase apporterait une parole de Dieu. Lecture « édifiante », mais il me semble que ce résultat n'est obtenu qu'après avoir un peu expurgé le texte, adouci ses angles et, finalement... écrit un autre texte. Retenons donc dans ce texte une allusion aux sacrifices païens (et juifs, cf. Juges 11,29-40), mais cherchons une interprétation plus complète, respectant la différence entre la manière biblique et la nôtre.

Un narrateur contemporain ne dirait pas que Dieu a parlé : il raconterait l'aventure sous forme d'un itinéraire intérieur, depuis une illusion d'Abraham enfoncé dans l'idée de sacrifice sanglant jusqu'à l'idée d'un Dieu qui veut la vie et il attribuerait ce progrès à l'action insensible de Dieu. Le danger serait d'en rester à la psychologie, en d'autres termes, de ne pas dépasser une dimension où l'homme est seul avec lui-même, ne trouvant Dieu qu'au terme de son effort. Quel contraste avec le style de la Bible, pour laquelle « Abraham, Abraham... offre en holocauste ! » est une parole de Dieu et « Abraham, Abraham... n'étends pas la main sur le garçon ! », une deuxième parole de Dieu. En effet, si Dieu est avec Abraham à la fin, c'est qu'il était avec lui au commencement et au milieu. C'est ainsi, si Dieu est Dieu. Abraham se trompait en croyant que Dieu voulait la mort. Oui. Mais la Bible préfère voir même dans l'erreur d'Abraham une parole de Dieu, tant elle est sûre que Dieu parle en Abraham, que Dieu est présent en Abraham même quand Abraham paraît loin de Dieu. Une tradition juive maintient cette exigence ; pour elle, Abraham a bien entendu Dieu, mais en se méprenant à cause du double sens du verbe :

« offrir en holocauste » peut vouloir dire aussi « faire monter », « mettre en haut ». Dans toutes les langues, certains mots ont plusieurs sens. Cette tradition part de là pour enseigner avec profondeur qu'à l'intérieur des mêmes mots le sens de Dieu dépasse la représentation qu'y met Abraham. Une autre tradition juive traduit cette idée de dépassement : dans la nuit traversée, Isaac a vu l'invisible (c'est-à-dire la gloire de Dieu) et c'est pourquoi, devenu vieux, il était aveugle (cf. Genèse 27,1). Grâce à quoi Jacob fut béni, non Esaü...

Ainsi, certains diront que dans le premier temps (« offre en holocauste ! ») Abraham se parlait à lui-même, Dieu ne lui parlant que dans le deuxième temps. D'autres diront qu'Abraham se parlait à lui-même, ceci dans les deux temps. Ne renvoyons pas trop vite ces derniers, car ils sont plus logiques que les précédents et ne se trompent pas complètement : c'est vrai que, pour que Dieu parle, il a bien fallu qu'Abraham lui donne ses mots humains...

Ici encore, nous le savons bien, Dieu parle *et* l'homme parle.

Ceci a lieu en deux temps, où chaque fois parlent Dieu et l'homme. Dans le fait qu'il y ait deux paroles et deux temps, je vois le signe de Dieu. Ainsi est-il possible de dépasser une image idolâtrique du sacrifice et une image idolâtrique de l'amour. Quand Abraham, sur la montagne, entend dire : « Je veux, par amour, que ton fils vive », il court autant de risque de se parler à lui-même, en soliloque, que dans le premier temps. Au contraire, la traversée des deux temps révèle que l'amour selon Dieu dépasse et fonde l'amour selon Abraham. Saint Paul dira qu'Abraham a vu en ce jour la victoire de Dieu sur la mort (cf. Hébreux 11,19), annonçant ainsi la résurrection de Jésus-Christ.

Il existe une autre perspective, selon laquelle l'histoire d'Abraham joue un rôle exemplaire. La succession de deux

phases peut servir de chiffre, de clé, à une grande succession qui embrasse tout, je veux dire la succession des deux Testaments. Il y a des choses que veut l'Ancien Testament et que le Nouveau Testament ne veut pas. Dieu a voulu d'abord ce qu'ensuite il n'a pas voulu, ce qui veut dire qu'il était déjà présent dans des paroles humaines infirmes, déjà guérissant leur infirmité. La loi ancienne oblige à des actes que la loi nouvelle défend, ou même empêche. Ces choses ont rapport avec la mort : Dieu veut le sang des sacrifices et ensuite ne le veut plus. Et il y a d'autres exigences terribles de l'ancienne loi que la loi nouvelle adoucit. Si bien que le chrétien, homme de la loi nouvelle, peut sembler et semble souvent être celui qui gambade dans la plaine en disant : « Dieu aime Isaac et veut sa vie, Dieu nous aime et veut notre vie. » Mais le chrétien est appelé à affronter une double tentation. Quand il parle de sacrifice, il est tenté de croire que Dieu aime la mort. Quand il parle d'amour de Dieu, il est tenté d'imaginer Dieu à son image. Il est donc appelé à passer, lui aussi, par les deux phases d'Abraham. Il y est appelé par la croix du Christ qui relie les deux Testaments. Celui qui est crucifié est vraiment mort par obéissance à son Père. Cette mort n'est pas sans relation avec la loi de l'Ancien Testament, que la mort de Jésus traverse tout entière, et transforme. Abraham gravissant la montagne avec son fils, Jésus portant sa croix : voilà deux gestes qui sont en rapport avec la loi ancienne, et sans lesquels la révélation de la loi d'amour n'aurait pas de poids. Il faut les deux phases.

Déjà l'Ancien Testament inscrit les traces du passage d'une phase à l'autre. Il rend lisible ce passage, il l'annonce sans l'avoir encore complètement réalisé.

On voit par là sur quel mode il peut y avoir contradiction dans le successif, et cependant vérité. La succession supprime bien le passé, mais aussi elle l'accomplit en le transformant

jusqu'au cœur du présent. Le passé est l'épaisseur et le relief du présent. L'histoire de longs siècles et de leurs contradictions apporte cette épaisseur pour mesurer notre vie, notre manière d'être ; elle nous interdit de prendre seulement la dernière étape comme un résultat sans passé, ce qui serait prendre seulement la surface. L'Ancien Testament sert à ne pas noyer dans la facilité la vigueur parfois terrible des mots bibliques tels que « amour », « pardon » ou « confiance ». Qu'ils ne soient pas le reflet de nous-mêmes, mais l'image de Dieu ! Mais, pour cela, il faut bien regarder vers une montagne, que ce soit le mont Morivva ou le